



**HAL**  
open science

# Morale et économie de la faiblesse dans Le Fils naturel de Diderot

Laurent Jaffro

► **To cite this version:**

Laurent Jaffro. Morale et économie de la faiblesse dans Le Fils naturel de Diderot. *Discurso. Revista do Departamento de Filosofia da Universidade de Sao Paulo*, In press, 54. halshs-04369086v2

**HAL Id: halshs-04369086**

**<https://shs.hal.science/halshs-04369086v2>**

Submitted on 9 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ce texte de Laurent Jaffro est à paraître en 2024 en portugais dans le vol. 54 de *Discurso*, revue du département de philosophie de l'université de São Paulo (<https://www.revistas.usp.br/discurso/>)

Morale et économie de la faiblesse  
dans *Le Fils naturel* de Diderot

*En mémoire de Luís Fernandes dos Santos Nascimento*

Le théâtre de Denis Diderot, comme ses commentaires sur la peinture, déploie tout un réseau de valeurs morales et esthétiques qui promeut la sensibilité – une disposition commune aux êtres capables d'expérience, les humains et les animaux. Les remarques de Diderot sur Jean-Baptiste Greuze<sup>1</sup> – dont la peinture de genre est comparable au drame bourgeois que le philosophe illustre par *Le Fils naturel* – manifestent des valeurs aussi sociales. On y voit combien Diderot était fasciné par la manière dont les qualités aristocratiques, traditionnellement associées à des figures historiques, des récits bibliques ou des mythes païens, sont remplacées par de nouvelles formes, un héroïsme de la vie quotidienne et surtout de la sphère domestique, qui est la véritable scène de l'action moderne. La vie familiale, organisée autour de la naissance, la maladie, les accidents, la mort, est faite d'éducation et de sollicitude, d'attachement et d'affection, mais aussi d'apparente fatalité et de choix sous contraintes de conditions sociales. Dans les tableaux de Greuze, comme dans les drames de Diderot, les mères et les filles – et même, chez Greuze, les animaux domestiques qui les accompagnent –, plus souvent que les pères et les fils, font preuve d'une capacité de sympathie, de compassion, mais aussi de résistance et de fermeté face aux coups du sort.

Considérons le cas de l'ouvrage publié anonymement en 1757, *Le Fils naturel, ou les Épreuves de la vertu, comédie en cinq actes et en prose. Avec l'histoire véritable de la pièce*<sup>2</sup>. Depuis le dix-neuvième siècle, on fait référence au *Fils naturel* de manière presque accessoire ; on privilégie la partie finale que sont les *Entretiens sur le Fils naturel*

1 L. Jaffro, 'Diderot et la peinture morale de Greuze', in J.-Ch. Bardout et V. Carraud (dir.), *Diderot et la philosophie*, Paris, Société Diderot, 2020, p. 271-284.

2 L'anonymat est relatif puisque la première phrase comporte une référence transparente à Diderot comme le promoteur de l'*Encyclopédie*.

– dénomination absente de la première édition –, un dialogue sur des questions philosophiques et esthétiques entre Dorval et « moi », c'est-à-dire Diderot mis en scène. Ce que Diderot publie sous ce titre n'est pas seulement le texte de la pièce, mais aussi le souvenir de sa création privée ; les *Entretiens* sont supposés porter non sur le texte, mais sur sa représentation, en réalité sa première qui est un événement familial. Le propos qui suit se concentre sur la pièce et néglige les *Entretiens* et le dispositif fictif complexe qui les enchâsse.

Dans la préface, nous apprenons que l'auteur – du livre qui accueille cette pièce, selon une convention de fiction, non de la pièce elle-même supposément écrite par les acteurs de l'histoire – a encouragé Dorval à exécuter la dernière volonté de son défunt père, Lysimond, en mettant en scène sur une scène privée une pièce qui commémore l'histoire de la famille, dont les membres jouent leurs propres personnages – à l'exception, forcément, de Lysimond, remplacé par un ami. La famille constitue avec l'auteur du livre – qui écoute, caché dans un coin –, le seul public de cette représentation domestique, destinée à avoir lieu chaque année et à être transmise aux générations futures comme un monument de l'esprit du père, meilleur que la peinture des « portraits de famille » auxquels manque la dynamique d'une histoire. La scène finale lors de la première représentation de la pièce était si émouvante qu'elle a été interrompue avant que le seul pur comédien, l'ami qui devait jouer le rôle du défunt père, puisse jouer.

Les valeurs les plus importantes exigent de se traduire dans l'action. Mais Dorval est un agent chroniquement faible, disposant d'un degré très limité de contrôle de soi, manquant d'initiative et d'efficacité. Il s'agira ici de montrer comment la pièce, en même temps qu'elle fait le diagnostic du problème d'action auquel se heurte Dorval, propose une solution pratique adaptée à sa faiblesse d'agent. La manipulation marginale de la fortune – entendue comme l'argent et les avoirs liquides – est la seule technique dont dispose Dorval pour réaliser la transformation des attachements et des sentiments que la situation réclame au regard des valeurs morales et sociales. Cette technique est empruntée à la gestion économique et appliquée à la morale.

### ***1. Comment traduire la vertu en action quand on est mélancolique ? Les données initiales du problème***

L'enjeu de l'intrigue est la transformation des attachements et des sentiments entre quatre personnages, Dorval, Clairville, Constance et Rosalie, qui peuvent être distingués et caractérisés par leurs situations respectives au sein d'un complexe de relations et de conditions sociales et économiques.

Commençons par les considérations de genre et de parenté, Dorval et Clairville, deux hommes, sont de bons amis. Dorval incarnant la solitude, tous les autres liens sont primitivement ceux de Clairville. Constance est la sœur de Clairville et est une jeune veuve – elle a l'expérience de la douleur et de la perte ; elle est également la mentor de Rosalie, et est sur le point de devenir sa belle-sœur, puisque Rosalie est fiancée à Clairville. Rosalie est orpheline de mère depuis peu. Cependant, comme sa mère est restée dans les colonies pendant des années avec le père de Rosalie, Lysimond, elle a été éduquée par sa tante jusqu'à la mort de cette dernière ; ensuite, sa mère éloignée a remis son autorité à Constance. Rosalie était dans un amour exclusif et mutuel avec Clairville jusqu'à ce qu'elle rencontre son ami Dorval. Au début de la pièce, la veille du mariage de Clairville et de Rosalie, Dorval et Rosalie croient être passionnément amoureux l'un de l'autre. Or, le lecteur attentif a été informé par la didascalie initiale que Lysimond, qui vit outre-mer, n'a pas Rosalie pour seule enfant. L'information sera révélée à tous les personnages seulement au moment du dénouement. Dorval est son fils naturel : sa mère est morte aux colonies avant d'y pouvoir épouser son père (1115)<sup>3</sup>.

Les déterminations psychologiques par les humeurs et les dispositions affectives ont également leur importance : Dorval souffre d'un sentiment diffus de culpabilité. Il sent qu'en se laissant aller à sa passion pour Rosalie (sa « tendresse », selon le mot de l'époque), il trahit l'amitié et la confiance de Clairville. Il est prêt à ne pas assister au mariage et à s'enfuir. C'est un personnage mélancolique qui a tendance à la passivité et l'apathie. Sa façon d'agir passe par l'évitement et privilégie les stratégies indirectes.

Au contraire, Rosalie est plutôt déterminée. Comme on dit, elle prend sa vie en main. Elle illustre bien ce qu'une psychologie à deux sous appelle aujourd'hui une personnalité proactive. Elle est presque prête à trahir Clairville pour Dorval. Constance

<sup>3</sup> Toutes les références sont à Denis Diderot, *Œuvres*, t. IV, *Esthétique – théâtre*, édition établie par L. Versini, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1996.

est également un personnage très volontaire, à l'encontre d'un stéréotype de genre. Dans une de ses conversations avec Dorval, « moi » dit du « ton » de Constance qu'il lui paraît « au-dessus d'une femme » (1159).

Tout cela conduirait directement à un désastre – à la rupture des fiançailles de Rosalie et de Clairville, voire, on n'ose y penser, à l'inceste –, si Constance n'était pas déterminée à guider et à conseiller Dorval. L'autorité qu'elle exerce sur Dorval est celle de la vertu stoïcienne (celle-là même dont elle porte le nom). En qui la possède, cette vertu est capable de contrecarrer ou d'empêcher dans son principe l'influence perturbatrice de la passion. Mais que peut-elle pour autrui ? Elle peut guider. Constance est une figure féminine du directeur de conscience ou du psychologue, une incarnation du *care* que rien n'empêchera, à la fin, d'épouser son patient, Dorval. C'est seulement grâce à l'incarnation par Constance de l'amour de la vertu que toute issue fatale, quelles qu'en soient la nature et la gravité, est évitée. En un sens, Constance a plus d'influence sur le cours des événements que le père absent de Rosalie et de Dorval<sup>4</sup>.

Passons maintenant aux conditions sociales et aux considérations de fortune. Clairville est un membre oisif de la gentry et possède une petite fortune, inférieure à celle de sa fiancée Rosalie, fille du riche Lysimond. À l'acte II, scène 4, nous apprenons que le père de Rosalie, désormais veuf, a vendu tous ses domaines dans les colonies, s'est embarqué et fait voile vers la France avec tout son argent sur un océan périlleux, risquant non seulement sa propre fortune, mais aussi la dot et l'héritage de sa fille, mettant ainsi en danger son union avec Clairville. Le plan de Lysimond, semble-t-il, est de refaire sa vie. Quant à Dorval, il est orphelin de mère depuis son enfance. Son père a été exilé. Sans être fortuné, il aura suffisamment de moyens pour aider Rosalie lorsqu'elle semblera ruinée, à la suite de l'enlèvement supposé de Lysimond par un navire ennemi. Dans ce sombre contexte, Dorval résume sa nouvelle situation dans une déclaration énigmatique à Constance à l'acte IV, scène 3 : « Ma naissance est abjecte aux yeux des hommes, et ma fortune a disparu. » (1115) Pour compenser les effets de la perte de Lysimond, Dorval vient de secrètement transférer ses économies au compte de Rosalie. L'abjection renvoie à la représentation sociale du statut d'enfant naturel.

4 Pour une lecture qui accorde beaucoup (trop ?) d'importance au « fantôme du père », voir Armand Guilhem, *Le père, le fils et Diderot. Enquête sur la question de la paternité et de la filiation dans l'œuvre littéraire et philosophique de Denis Diderot*, Paris, Honoré Champion, 2023, p. 128-150.

Il existe au moins trois types différents d'interactions pratiques et affectives entre les quatre personnages.

1. Les interactions de « tendresse » : L'amour est réciproque entre Dorval et Rosalie à l'ouverture de la pièce. Clairville aime Rosalie. Constance aime Dorval. À la fin, l'amour mutuel entre Rosalie et Clairville est rétabli, et l'amour entre Dorval et Rosalie est remplacé par l'affection entre frères et sœurs – le lien familial fournissant la raison qui, à la fois, le moralise et le rationalise.
2. Les relations de « confiance » : Dorval résiste à l'idée d'être déloyal envers Clairville. Rosalie, prête à rompre ses fiançailles avec Clairville, est sur le point de trahir la confiance de la sœur de ce dernier, Constance, qui est aussi sa confidente.
3. Plus importantes encore, les relations de soin et d'éducation : Constance s'est occupée de Rosalie comme d'un substitut de sa tante et de sa mère. Elle incarne la sollicitude maternelle également dans sa relation avec Dorval. Bien que capable de s'enthousiasmer abstraitement pour l'amour de la vertu, qui est intrinsèquement aimable, Dorval est notoirement « sombre et mélancolique » (cette obscurité est à opposer à la clarté du nom de Clairville). Il est un agent faible qui a des difficultés à traduire l'amour de la vertu en action.

## **2. With a little help from my friends : *Comment un agent faible parvient à résoudre un problème d'action***

Tout au long de la pièce, Constance aide Dorval à trouver le courage d'agir conformément à son idée de la vertu. Cette action de Constance est la première étape d'un processus de transformation des sentiments et des attachements. Constance déclenche le geste décisif de Dorval. Concentrons-nous sur ce point.

Dans sa conversation avec ce « moi » qui est une voix de Diderot, Dorval s'explique : « Je pratique trop peu la vertu, me dit Dorval ; mais personne n'en a une plus haute idée que moi » (1160) ; la suite rapproche l'assombrissement de Dorval des ténèbres par lesquelles des temps superstitieux masquent l'éclat de la vertu et de la vérité (*ibid.* – cf. 1081). Il y a un écart entre la connaissance de la vertu, la reconnaissance et l'amour qu'elle implique nécessairement, et l'incapacité constitutionnelle d'agir conformément à

cette connaissance. La thèse, dite internaliste<sup>5</sup>, selon laquelle le jugement moral s'accompagne nécessairement d'une motivation conforme serait vraie si la condition de faiblesse n'était pas présente. L'enthousiasme pour la vertu qui caractérise Dorval reste dans le registre de l'idéalité à cause de sa mélancolie.

Cependant, grâce à l'heureuse influence des « lumières » de Constance (1118), Dorval, d'ordinaire apraxique, accomplira l'exploit de « sacrifier sa passion, sa fortune et sa liberté » à son ami Clairville, comme le résume Diderot dans sa préface (1081 ; cf. IV, 7, 1117), et sera félicité pour cet exploit par tous les protagonistes à la fin de la pièce. Sa passion est sa tendresse pour Rosalie ; sa liberté est la solitude mélancolique à laquelle il renonce en devenant l'époux de Constance ; sa fortune est le capital mobilisable qui lui a permis d'agir sur les autres et sur lui-même. Ce dernier aspect, dont l'intérêt est dissimulé par l'apparente trivialité, est étroitement lié à l'idée du drame bourgeois comme portrait des conditions et des professions.

À l'acte IV, scène 5, la nouvelle que le navire de Lysimond a été pris par l'ennemi (en fait une fausse nouvelle) fait croire aux protagonistes que Rosalie a perdu sa fortune et qu'elle n'est plus un bon parti. Cependant, Clairville est prêt à enfreindre les règles des gens de bonne naissance et, malgré son nom, à travailler dans le commerce. Il envisage le commerce comme étant « presque le seul » état « où les grandes fortunes soient proportionnées au travail, à l'industrie, aux dangers qui les rendent honnêtes » (1117). En comparaison, et bien que cela demeure implicite dans la pièce, la fortune de Lysimond et, par suite, de ses deux enfants est d'origine coloniale et moralement douteuse<sup>6</sup>. Grâce au geste décisif de Dorval dans son plan secret pour aider son ami, Clairville n'aura pas à s'abaisser : Dorval prétend que la perte du navire de Lysimond est couverte par une assurance, ce qui garantirait à Rosalie sa dot. En fait, Dorval est derrière ce rebondissement (III, 9-10).

C'est ainsi que la pièce peut être lue comme la résolution d'un problème pratique : comment Dorval, qui est si faible qu'il est plutôt un patient qu'un agent, peut changer ou au moins faire taire ses désirs pour Rosalie, qu'il préférerait ne pas avoir, pour des raisons morales – des raisons liées à sa loyauté envers Clairville –, alors qu'il n'a aucun contrôle

5 Voir William K. Frankena, « Obligation and Motivation in Recent Moral Philosophy », in A. I. Melden (éd.), *Essays in Moral Philosophy*, Seattle, University of Washington Press, 1958, p. 40-81.

6 Voir Caroline Weber, « The Sins of the Father : Colonialism and Family History in *Diderot's Le Fils naturel* », *PMLA* 18, 3 (2003), p. 488-501.

sur ses désirs, et après avoir renoncé – toujours à cause de ses devoirs envers Clairville – à la seule solution immédiatement accessible et certainement efficace, celle de la fuite.

Au lieu de cette stratégie d'évitement, Dorval s'appuie sur le conseil de Constance (I, 4). Constance produit un des effets de la vertu : elle inspire l'amour de la vertu<sup>7</sup>. L'affection de Constance pour Dorval est au fond une bienveillance pratique, étrangement confondue avec une « tendresse ». Dans l'acte I, scène 4, la déclaration nocturne de Constance à Dorval – elle a l'initiative, car Dorval est sur le point de partir –, dans laquelle elle avoue sa tendresse, est avant tout une déclaration de sollicitude morale : Constance se soucie de l'étincelle de vertu en Dorval, même si elle est assombrie par la mélancolie.

Heureusement, Dorval n'a pas besoin de répondre – car une telle demande aurait été alors pour lui un motif de fuir, comme l'aurait désiré un Alceste, dans un désert : leur conversation est interrompue par Clairville, dont la présence rappelle à Dorval les devoirs de l'amitié, surtout la veille d'un mariage, alors que le futur marié vient d'apprendre de sa fiancée qu'elle ne l'aime plus (I, 6).

Ici encore l'influence morale de Constance ouvre une nouvelle perspective d'action, mais elle n'est pas suffisante, car Dorval n'est pas un agent moral en pleine possession de son pouvoir d'agir. Dorval a besoin d'utiliser des techniques de contrôle indirect, qui proviennent du domaine économique plutôt qu'éthique. Il pourrait s'être imprégné de ce raisonnement économique en compagnie de Clairville. Car son ami a l'habitude de concevoir les interactions humaines comme des échanges économiques qui ont des effets externes heureux ou malheureux.

Par exemple, dans l'acte III, scène 3, Clairville croit que Dorval et Constance sont amoureux. Il ne sait pas que ce n'est qu'à cause d'un malentendu que Constance croit que son amour pour Dorval est réciproque : Constance trouve par hasard et lit avec une joie débordante une lettre d'amour de Dorval, alors qu'elle était en fait adressée à Rosalie. Le problème est que Dorval est manifestement désespéré. Clairville tente de trouver une raison à sa tristesse et l'attribue aux scrupules de Dorval à le priver de la moitié de sa fortune en épousant sa sœur Constance – une perte financière qui aurait pour conséquence latérale que Clairville ne serait plus un bon parti pour Rosalie. Comme Clairville le

<sup>7</sup> L'étude de Gerhardt Stenger, « Vertu et vérité dans *Le Fils naturel* » (in Nicholas Cronk [dir.], *Études sur Le Fils naturel et Les Entretiens sur le Fils naturel de Diderot*), Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 65-78) dissocie de manière assez abstraite les valeurs de la vertu et de la vérité du personnage féminin qui les défend, les illustre et y donne accès.



déclare à Dorval : « Cette tristesse m'agite, me confond et porte mon esprit sur toutes sortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargnerait beaucoup de fausses [...]. Mais enfin, vous aurais-je compris ? Auriez-vous appréhendé que, privé, par un second mariage de Constance, de la moitié d'une fortune, à la vérité peu considérable, mais qu'on me croyait assurée, je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ? » (1101)

Ainsi Clairville interprète à tort les effets des passions de l'amour et de la mélancolie chez Dorval comme les résultats de ses calculs altruistes d'intérêt et de fortune, qui incluraient des considérations sur les effets externes du mariage de Dorval et de Constance sur l'engagement de Rosalie et de Clairville. Clairville est un homo economicus. Dans la même veine, lorsque Clairville est confronté à la perte d'amour de Rosalie à l'acte III, scène 8, il hésite à l'attribuer à la perspective de sa propre perte de fortune due aux nouvelles fiançailles de Constance avec Dorval. Il ne peut s'empêcher de penser que la désaffection de Rosalie à son égard est une conséquence de son propre revers de fortune : elle devra probablement se consacrer aux soins de son père ruiné, devenu un « surcroît onéreux ». Clairville interprète la conduite de Rosalie comme un moyen de minimiser l'utilité négative.

Voyons maintenant comment Dorval est plus clairvoyant dans son utilisation de raisonnements similaires. Dans la scène 9 de l'acte III, Dorval se trouve dans une situation de choix d'Hercule. Il préfère courageusement l'amitié et la vertu à la tendresse et à l'amour :

« Que doit-elle [Rosalie] penser de moi ?... Que déciderai-je de son amant ?... Quel parti prendre avec Constance ?... Dorval, cesseras-tu, continueras-tu d'être homme de bien ?... Un événement imprévu a ruiné Rosalie ; elle est indigente. Je suis riche, je l'aime, j'en suis aimé. Clairville ne peut l'obtenir... Sortez de mon esprit, éloignez-vous de mon cœur, illusions honteuses ! Je peux être le plus malheureux des hommes, mais je ne me rendrai pas le plus vil... Vertu ! Douce et cruelle idée ! Chers et barbares devoirs !... Amitié qui m'enchaîne et me déchire, vous serez obéie ! Ô vertu ! Qu'es-tu, si tu n'exiges aucun sacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, si tu n'imposes aucune loi... Clairville épousera donc Rosalie. »

Il y a quatre principes d'action concurrents, quatre types de facteurs qui déterminent les conduites dans *Le Fils naturel*, sur lesquels Dorval peut s'appuyer :

1. Les sentiments de parenté et de famille : Toute l'histoire est un évitement de l'inceste<sup>8</sup>. Dorval et Rosalie ont un pressentiment de leur lien familial : « Les traits, l'esprit, le regard, le son de la voix ; tout, dans cet objet doux et terrible, semblait répondre à je ne sais quelle image que la nature avait gravée dans mon cœur. » (II, 2, 1093) On pourrait donc imaginer que la prohibition de l'inceste joue un vague rôle dans leur conduite. Cependant, leurs sentiments de tendresse disparaissent d'abord pour d'opportunes raisons morales (voir V, 3, où Dorval argumente à partir du lien entre bonheur et vertu), avant qu'ils n'apprennent leur parenté de la bouche de leur père. Ils évitent ainsi l'expérience du conflit psychologique et social.

2. Les déterminations morales : Il s'agit de la vertu, du devoir, de l'amitié, de la confiance. La conduite de Dorval avec Constance, du moins quand elle est infléchie par son heureuse influence, suit ces déterminations morales. Ce n'est pas le cas de la relation de Dorval avec Rosalie, aux yeux de cette dernière. Dorval est méchant et trompeur, dit-elle en IV, 1 ; Dorval se considère comme mauvais (V, 3).

3. Les déterminations affectives : Il est question de l'amour (la « tendresse »), des passions, des humeurs (essentiellement de la mélancolie). Elles régissent les conduites de Rosalie et de Dorval, mais aussi, dans une moindre mesure, celle de Clairville. Rosalie est affectée d'un goût mélancolique pour la solitude, proche de celui de Dorval. Quant à Constance, c'est un être rationnel, une sage stoïcienne.

Le point commun de tous ces principes d'action est qu'ils ne sont pas sous le contrôle de l'agent<sup>9</sup>. C'est évident en ce qui concerne la parenté et les passions. Quant aux déterminations morales, elles peuvent être cultivées, mais on ne peut devenir vertueux sur un simple décret de la volonté, sans effort de longue haleine, surtout quand on est faible, comme l'est manifestement Dorval.

8 Voir Suzanne R. Pucci, « The Nature of Domestic Intimacy and Sibling Incest in Diderot's *Fils Naturel* », *Eighteenth-Century Studies*, 30, 3, 1997, p. 271–287. Le thème, commun dans le théâtre de l'époque, a inspiré les lectures psychanalytiques. Voir René Démoris, « L'inceste évité : identification et objet chez Marivaux entre 1731 et 1737 », *Études littéraires*, 24, 1 (1991), p. 121-135 ; Catherine Ramond, « Trouble de l'identité, motif incestueux et hybridité générique dans quelques pièces de théâtre du XVIII<sup>e</sup> siècle », in Marianne Closson et François Raviez, *Les Amours entre frère et sœur L'inceste adelphique du Moyen Âge au début du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 227-239.

9 Sur la question du contrôle et l'opposition de Diderot aux prétentions du stoïcien à la maîtrise de soi, voir Hisashi Ida, *Genèse d'une morale matérialiste : les passions et le contrôle de soi chez Diderot*, Paris, Honoré Champion, 2001, part. IV, chap. 4.

Bienheureusement, il existe un quatrième ressort d'action, qui, bien que dépendant largement de la chance, peut, dans certaines circonstances particulières, se trouver placé sous le contrôle direct de la volonté :

4. Les déterminations de la fortune que sont les conditions et les événements sociaux et économiques. Le statut de Rosalie varie tout au long de l'histoire : d'abord un bon parti, nous apprenons qu'elle a perdu sa fortune, et donc la perspective d'un mariage ; Clairville lui-même est affecté par des coups du sort, peut-être par les effets externes du second mariage de Constance. Le geste rapide de Dorval, au moyen d'un ordre bancaire, remédie à la situation de Rosalie, et indirectement à celle de Clairville, qui n'a pas besoin de changer de métier ou plus exactement de reprendre un métier (« changer d'état », IV, 5, 1117). Les déterminations de la fortune portent sur ce que Diderot appelle avec insistance les « conditions » ou « états ».

Selon cette lecture du *Fils naturel*, Dorval est un homo economicus, mais, à la différence de Clairville, mélancolique, devenu incapable d'agir. Il retrouve le chemin de la vie active d'abord par l'action financière. Ce n'est que par la manipulation d'une fortune facilement mobilisable que Dorval réussit à modifier marginalement les conditions de Rosalie et de Clairville. Sur ce point, le soliloque de Dorval à l'acte III, scène 9, est très significatif. Dorval envisage une action directe sur les avoirs liquides, et par cette opération, il vise une influence indirecte sur les relations entre les personnages : « Mais Clairville n'a point de fortune ; Rosalie n'en a plus... Il faut écarter ces obstacles. Je le puis ; je le veux. [...] Si je n'épouse point Rosalie, qu'ai-je besoin de fortune ? Quel plus digne usage que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers ? » (1108) Il se dit encore à lui-même :

« Dorval, pourquoi souffres-tu donc ? Pourquoi suis-je déchiré ? Ô vertu ! N'ai-je point encore assez fait pour toi ! Mais Rosalie ne voudra point accepter de moi sa fortune. Elle connaît trop le prix de cette grâce, pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriser... Il faudra donc la tromper !... Et si je m'y résous, comment y réussir ? Prévenir l'arrivée de son père ?... Faire répandre, par les papiers publics, que le vaisseau qui portait sa fortune était assuré ?... Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu ?... Pourquoi non ? Le moyen est naturel ; il me plaît ; il ne faut qu'un peu de célérité. » (*Ibid.*)

Deux expressions retiennent particulièrement l'attention. « Il faudra la tromper » : Dorval doit tromper Rosalie pour son propre bien – stratagème paternaliste. « Il ne faut

qu'un peu de célérité » : Quel type d'action peut être aussi rapide et facile ? Dorval agit par quelques ordres, comme nous, aujourd'hui, en quelques clics ! Non qu'il soit particulièrement efficace, mais précisément parce que sans cette facilité il ne pourrait rien faire. Prêts, cadeaux, transferts d'argent, voilà un domaine dans lequel Dorval peut agir promptement. Une action par la fortune immobilière aurait une temporalité incompatible avec l'urgence, et exigerait un niveau de planification dont Dorval est incapable. Ainsi, un personnage passif devient plus actif, tandis qu'un personnage actif, Clairville, devient plus passif.

La scène 10 de l'acte III, par son extraordinaire concision – cinq mots, complétés par la pantomime si importante pour l'esthétique théâtrale de Diderot<sup>10</sup> –, par sa « célérité », pour reprendre le mot de Dorval, exprime la force de ses volitions, dans une matière sur laquelle il peut en effet agir à son gré – alors qu'il ne peut modifier à volonté ses désirs et sentiments, pas plus que ceux des autres.

SCÈNE X.

*Dorval, Charles.*

*DORVAL lui donne un billet et dit :*

À Paris, chez mon banquier. (1108)

Une conséquence de cette décision rapide apparaît à la scène 6 de l'acte IV, aussi remarquablement brève et pantomimique, où Charles remet simplement le reçu de Rosalie à Dorval.

### ***3. L'argent fait le bonheur. Comment la manipulation des liquidités rétablit une liaison entre vertu et félicité***

À l'acte IV, scène 3, Constance presse Dorval d'aller contre son humeur sombre et d'accepter la perspective d'avoir des enfants, avec un argument métaphysique. S'inspirant tacitement de Shaftesbury et de Hutcheson, elle dépeint à Dorval la beauté du système de la bienveillance universelle. « Vous m'avez dit cent fois qu'une âme tendre n'envisageait point le système général des êtres sensibles sans en désirer fortement le bonheur, sans y participer. » Dorval interrompt cet éloge d'une manière prosaïque : « Constance, une famille demande une grande fortune ; et je ne vous cacherai pas que la

<sup>10</sup> Voir Hisashi Ida, « La "pantomime" selon Diderot. Le geste et la démonstration morale », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 27 (1999), p. 25-42.

mienne vient d'être réduite à la moitié. » (1115) Dorval fait allusion au cadeau qu'il a fait à Rosalie, dont il ne peut parler si ouvertement. À première vue, la déclaration de Dorval est grossière et inappropriée. Le sujet de son dialogue avec Constance était de savoir comment promouvoir la vertu et le bonheur, et pourquoi avoir des enfants en fait partie.

Tandis que Dorval s'appuie sur la manipulation marginale de la fortune pour diffuser et promouvoir la vertu, Constance, qui est stoïcienne autant que platonicienne, oppose la vertu à la fortune : « La naissance nous est donnée ; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses, toujours embarrassantes et souvent dangereuses, le ciel, en les répandant indifféremment sur la surface de la Terre, et les faisant tomber sans distinction sur le bon et sur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on doit en porter. Naissance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du ciel. » (1115-1116)<sup>11</sup>.

Mais Dorval, à la différence d'Hercule ou de Constance, ne pouvait pas rejoindre directement le chemin de la vertu. Il a d'abord dû emprunter la voie de la fortune, de la chance, de l'action indirecte. Le seul moyen pour un personnage mélancolique de se transformer lui-même et les autres est d'effectuer des opérations si faciles qu'elles sont aussi les plus rapides : des ordres de banque. Si nous devions mettre en scène *Le Fils naturel* pour le public d'aujourd'hui, un smartphone serait approprié aux manœuvres décisives de Dorval.

Finalement, ce qu'il a réalisé est identique aux effets de la vertu, pour lui-même, mais aussi pour les autres, en premier lieu pour Rosalie. À l'acte V, scène 1, Justine, sa servante, félicite Rosalie : « Votre fortune est réparée ! Vous devenez maîtresse de votre sort, et rien ne vous touche. » (1118) À l'acte V, scène 5, le père nous dit également que sa perte financière est tout à fait négligeable et ne sera pas un fardeau pour ses enfants. Ainsi, grâce au stratagème de Dorval, Rosalie parvient à la fois à la maîtrise stoïcienne de soi et à l'indépendance économique, tandis que Dorval lui-même a retrouvé la capacité d'agir efficacement en vue de la satisfaction de ses désirs<sup>12</sup>.

11 La formule « nos vertus sont à nous » n'a pas le sens que lui prête A. Guilhem, *Le père, le fils et Diderot*, op. cit., p. 145. Elle ne signifie pas que l'homme soit « naturellement bon », mais qu'il dépend entièrement de soi de développer les vertus, à la différence des conditions et dotations extérieures.

12 Des versions préalables de ce texte ont été présentées au séminaire « Fictions et économie » organisé par Élise Sultan et Marion Chottin en 2014 à la Sorbonne et au colloque « For what it's worth. Challenging and negotiating value in literature and in economic theory », organisé en 2017 à Mannheim par Agnieszka Komorowska, Annika Nickenig et Claire Pignol.